

247-77

4756

HISTOIRE

D'UN JEUNE

M E N U I S I E R

DE LIMOGES ,

NÉ LES PREMIERS JOURS DE SON SIÈCLE ;

Adressée

A SES ANCIENS CAMARADES ORIGINAIRES DE SON PAYS
ET AUX ARTISANS DE BRIVES ET DE TULLE.

La fiction a ses amateurs ,
La vérité ses partisans.

LIVRE PREMIER.



LIMOGES ,

IMPRIMERIE DE MARTIAL DARDE ,

Rue Consulat , n° 15.

—
1835.

UNSTABLE

of

LENE MENUISIER.

1824

1824

1824

1824

L14
18294
ex. 1

HISTOIRE

D'UN JEUNE

MENUISIER

DE LIMOGES,

NÉ LES PREMIERS JOURS DE SON SIÈCLE;

Adressée

A SES ANCIENS CAMARADES ORIGINAIRES DE SON PAYS
ET AUX ARTISANS DE BRIVES ET DE TULLE.



La fiction a ses amateurs,
La vérité ses partisans.

—ooo—
LIVRE PREMIER.
—ooo—

LIMOGES,

CHEZ M^{al} DARDE, IMPRIMEUR-LIBRAIRE,

Rue Consulat, n° 45.

—
1835.

HISTOIRE

DE LA FRANCE

MÉMOIRES

DE LIMOGES

DE LA PREMIÈRE LOUVE DE SON SIÈCLE

CHAPITRE

A SES ANCIENS CAMARADES ORIGINAUX DE SON PAYS
ET AUX ARTISANS DE NOUVEAU ET DE TRAVAIL

La fiction a son avantage
La vérité son prestige



ALPHONSE THOMAS

LIMOGES

CHEZ M. DARDE, IMPRIMERIE-LIBRAIRIE

Rue Commaud, n° 15

1895

*A mes chers Amis d'enfance et aux braves Artisans de
Brives et de Tulle.*

MES CHERS AMIS,

Ce n'est pas par intérêt que je vous adresse ce faible ouvrage. C'est parce qu'il vous appartient. La jolie Brives, Tulle et Limoges : voilà les trois points dont mon livre fait mention. Toute autre ville lui est étrangère. Deux femmes qui se sont élevées dans vos murs sont les auteurs de ces tristes écrits.

J'avais entrepris de vous donner tout l'ouvrage à la fois, mais il fallait mille écus, et je me suis arrêté. Je ne suis qu'un pauvre diable qui couche sur trois planches et deux petits bancs, et j'ai besoin de vous pour donner le jour à mes livres. Ils sont en grand nombre et il ne tient qu'à vous de les faire paraître. Aidez-moi, et vous verrez que vous n'en serez pas fâchés. Mes ouvrages vous instruiront, j'en suis sûr, et en les lisant, vous verrez comme un jeune homme, livré à lui seul s'est formé par la seule nature dans l'art difficile d'acquérir d'utiles lumières et d'être juste. Vous y verrez peut-être ce que jamais on a vu ; et quand vous aurez parcouru mes écrits, vous jugerez ensuite de moi.

Hâtez-vous de faire éclore un édifice qui est à nous seuls et dont vous ne voyez ici que les grossiers fondemens. Montons les murs, achevons-le et nous aurons sous les yeux un monument digne de votre attention et qui ne nous fera point déshonneur.

Vous me verrez depuis mon enfance parcourir les chantiers, travailler de tous les métiers, tantôt sur les bords des rivières, tantôt sur des tours, des clochers et dans des souterrains ; vous me verrez monter successivement, et sans le secours de personne, dans tous les degrés des arts et des sciences ; vous me verrez heureux, malheureux, pauvre, riche, mais jamais injuste ; vous me suivrez partout, dans les mers, dans les cieux, et jusque dans le sein de l'Etre-Suprême ; enfin, vous verrez dans mes livres ce que jamais on a vu.

Si cet ouvrage vous est agréable et que vous vouliez m'honorer de votre confiance, je vous donnerai encore, sans aucun intérêt, mon GRAND-PÈRE, ou la manière d'apprendre à lire tout seul. Ensuite je vous ferai promener dans les airs et vous apprendrai à connaître les astres comme des philosophes, sans plans, sans machines, rien qu'avec la

babillerie , et tout le monde me comprendra , jusqu'aux enfans qui sauront à peine parler.

Ensuite je vous donnerai un joli Recueil de mes rêveries , de mes bizarreries , et l'enfer où j'ai plongé vivans une foule de canaille , de traîtres , de fourbes , de flatteurs , d'escrocs et de mauvais payeurs , et enfin tous ceux qui m'ont fait du mal.

Dans mon premier ouvrage que j'entreprends de vous donner partie par partie , vous verrez comment le hasard , en me faisant passer par tous les degrés de la fortune et du malheur , a fait de moi un être singulier , qui a figuré dans toutes les classes comme géomètre , architecte , mécanicien , maître de danse , ouvrier et manan. C'est ce qui me donna lieu de dire un jour , en poussant mon rabot chez le bon payeur de Gallo : « On m'a vu menuisier , astronome , écrivain , poète par caprice et pédant par besoin. »

Cet ouvrage est composé des livres suivans , dont voici les titres : MON BERCEAU ; — MON TROISIÈME LUSTRE ; — MON APPRENTISSAGE , — MES PREMIÈRES AMOURS ; — MON INDÉPENDANCE ; — CAROLINE ; — FANIE ; — FANIE CHEZ M. ROMARIN ; — FANIE CHEZ LA RAMILLY ; — FANIE CHEZ M^{me} TULIA ; — FANIE CHEZ LA DELNUIT ; — FANIE CHEZ MOI ; — FANIE AU MOULIN ; — MON DOMICILE DANS LA RUE DES MARGAUDS , — MON HABITATION DANS LA RUE PASSEFIN ; — FANIE CHEZ ZARMA , — LE PATRE AVEC FANIE ; — FANIE CHEZ LA MARQUISE DE SIRIUS ; — FANIE CHEZ RISKOU ; — MARIAGE DE FANIE.

Tous ces petits livres qui contiendront fort peu de pages , ne vous formeront qu'un seul volume de six à sept cents pages que vous pourrez faire relier.

Je vous l'ai déjà dit , ce n'est pas l'intérêt qui me guide. Après les millions que j'ai calculés , si j'avais été intéressé , j'aurais une honnête fortune et je suis dans la plus grande médiocrité. La justice , la bonne foi et la paix du cœur : voilà ma devise. Plus d'un savent que l'or ne m'a jamais tenté et que le bonheur de tous a été toujours l'objet de mes souhaits.

O trop charmante Brives ! ô trop respectable Tulle ! et toi , antique cité où j'ai reçu le jour , puissiez-vous vous souvenir de moi autant que je vous ai aimée !

O Fanie ! ô Caroline ! c'est vous qui m'avez inspiré tant d'amour pour ces beaux pays. Puisse le ciel vous en payer de retour !

Agréez , je vous prie , mes très chers amis , l'expression du cœur le plus franc et le plus sincère.

FINOU.

SUJET DE CET OUVRAGE.

PREMIÈREMENT : La prédilection de ma mère pour mes deux frères et surtout pour son grand Janot. — DEUXIÈME : La bonté maternelle de notre tante pour nous, et le mauvais usage de sa fortune qu'elle a laissé dissiper à mes deux frères. — TROISIÈME : L'extrême bonhomie de mon père qui n'a pas su être le chef de la maison et me réserver le tiers de la fortune de ma tante. — QUATRIÈME : Ma fuite du toit paternel occasionnée par ma juste jalousie de voir ruiner ma tante par mes deux frères. — CINQUIÈME : Quinze ans d'abandonnement de la part de mes parens à mon égard. — SIXIÈME : Mes malheurs, mes souffrances, la misère dont j'ai été si long-temps la proie. — SEPTIÈME : La Trahison de mes maîtresses que je croyais ne devoir exister que pour moi. — HUITIÈME : La perte de Fanie qui m'étoit plus chère que la vie. — NEUVIÈME : les bienfaits d'un petit nombre d'âmes raisonnables, et la méchanceté et la rapine de beaucoup de personnes qui ont abusé de mes veilles et de mes travaux. — ENFIN : Mes derniers embrassemens à ma mère avant qu'elle descendit dans la tombe : Voilà tout ce qui m'a fait déterminer à écrire cet bizarre mélange de choses qui ne méritent pas d'être lues.

Mais comme cet ouvrage n'a été composé que pour donner à mes camarades ; tous ouvriers, artisans comme moi, je ferai observer à Messieurs les savans de ne pas daigner s'arrêter à mon Livre. Je sais d'avance qu'il ne vaut rien. Je le sais, ce serait perdre leur temps que de s'en occuper. Mais je suis sûr qu'il fera plaisir à mes véritables amis, tant pour la vérité des faits que pour mon zèle à leur raconter des aventures où ils ont figuré. Tous, j'en suis sûr, diront dans le fond de leur cœur : « Je lui ai vu faire cela ; j'y étais. » Tous verront chacun leur morceau, et tous ensemble réunis, mon livre à la main, verront que je n'en impose pas d'une syllabe.

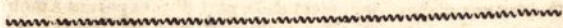
Heureux ! heureux ! si je pouvais dire les choses par leur nom, sans blesser personne, et lire devant tous eux ce tableau fidèle de ma singulière existence ! Heureux ! si sans leur faire de peine, je pouvais m'expliquer devant eux comme au sein de ma famille ! Mais la bienséance, et surtout la pudeur, me forcent de me couvrir d'un masque pour dire de si utiles vérités.

On aura la bonté de remarquer que je ne dis rien de mal contre la religion, ni le gouvernement, ni les lois. Tous

mes écrits sont basés sur des faits qui me sont arrivés ; et dans le fond de ma solitude, c'a été un véritable plaisir pour moi de les écrire. J'espère qu'on ne m'en fera pas un crime, surtout aujourd'hui où l'on se permet tant de choses.

Si dans cette misérable brochure , on voit déjà quelques traits qui peuvent blesser , c'est pour les détruire plus tard. Au contraire , loin d'attaquer la religion , les mœurs et les gouvernemens , on verra , dans le corps de ce long ouvrage , les hypocrites démasqués , les traîtres déjoués et les méchans désarmés.

La bonne foi , la justice , la bienfaisance , enfin toutes les vertus , sont la base de cet ouvrage. On le verra , et qu'on attende de l'avoir en son entier , pour en faire un juste examen.



Aux manes de notre chère mère et de notre chère tante.

O vous qui nous avez élevés et qui êtes dans le tombeau ! vous , à qui nous devons tout , souffrez que je présente au public l'histoire de nos malheurs , surtout les miens qui ont été cachés et que je veux faire paraître , pour apprendre aux mères à être justes , aux pères à gouverner leurs maisons , et aux enfans à écouter leurs parens.

O vertueuses sœurs ! pourquoi faut-il que je me plaigne de vous ? et vous êtes au tombeau ? Pourquoi faut-il que je montre avec vérité l'injustice qui ne me vient que de vous ? Pourquoi faut-il que je remue votre cendre , et qu'au lieu de vous laisser tranquille dans votre tombeau , je vienne me plaindre après trente ans de malheur ? O ma mère ! pardonne-moi. O chère Nina ! pardonne-moi aussi. Mais laissez moi présenter aux âmes justes votre funeste aveuglement pour mes deux frères que vous avez trop aimés. Laissez-moi raconter avec la plus rigoureuse impartialité tout ce qui s'est passé parmi nous. Je ne serai point injuste. Je dirai vrai. et tiendrai toujours la balance comme je l'ai toujours tenue. Je ne cacherai point mes défauts. Je ne m'épargnerai point. Je raconterai les choses telles qu'elles ont été. Oh ! puisse-je dire que vous ne m'avez pas fait injustice : voilà la chose , dont j'ai à me plaindre de vous.

Ah ! si vos âmes pieuses sont auprès de Dieu , tâchez de prier ce grand juge de m'honorer toujours de sa divine protection.

Votre cher fils qui chercha la vertu et qui n'a pas cessé de la chercher encore.

A mon vertueux père.

MON TRÈS CHER PÈRE,

J'ai trente-quatre ans, et tu ne m'as pas encore donné un sou. Les cheveux commencent à me tomber de la tête, et tu ne m'as pas aidé de la moindre des choses. Attends-tu que je sois mort pour m'aider à m'ôter de la misère? Attends-tu qu'on me cloue entre quatre planches pour risquer de m'avancer une partie de mes droits? Que penses-tu? Que prétends-tu faire? quels sont les desseins? quels sont les projets?

Et cependant tu laissas doter mes deux frères à dix-huit ans. A dix-huit ans, ils eurent des femmes, des capitaux placés, des chambres garnies, des bijoux, des joyaux, et eux, leurs femmes et leurs enfans furent toujours comme des poulets dans la mue.

Jaloux de voir tout cela, je murmurai; et quand je vous l'us me plaindre, je fus chassé. Chassé; et à minuit, et encore il pleuvait. Quatre jours se passèrent à errer dans les champs et dans la ville, et quelques semaines se passèrent sur un plancher. Tout le monde le sait; et quinze ans se sont écoulés hors de vous. Quinze ans. Et au lieu de manger ma casquette de padoue, ma veste et mon pantalon bleu, j'ai accumulé des livres et des tableaux.

Je ne suis donc pas un dissipateur, puisque de rien j'ai accumulé. Et mes frères, de beaucoup qu'ils avaient, ont tout dévoré. Tout. Et malheureusement pour eux qu'il n'y a rien plus à manger. Pour moi, j'ai su me passer; et grâce à Dieu, j'ai deux mille francs dans les bourses d'autrui. Juste fruit de mes veilles et de mes travaux.

Je ne suis donc pas tout-à-fait ce qu'on appelle un mauvais sujet. Hé bien, n'avais-je pas raison de vous dire, à toi, à ma mère, à notre vertueuse tante que tout partirait, et qu'il ne resterait rien pour moi? N'avais-je pas raison? bien raison? Et n'ai-je pas été bon prophète? Hé bien, tout est parti. Et ma somme, et les intérêts, et les frais de mon mariage, enfin mon tiers, tout a disparu. Et il a fallu m'en passer. N'est-ce pas là un grand exemple pour ceux qui nous connaissent? Et le métier que tu m'avais donné, m'a-t-il servi depuis que je fus banni?

Hé bien! mon père, sont-ce des fables ce que je te dis-là? Et si je suis encore garçon, est-ce moi qui en suis la cause? La faute n'est-elle pas à vous?

De cette faute, en est résulté une autre, et de celle-ci une autre, et voilà comment je suis parvenu jusqu'à présent, par l'effet du hasard, à vivre dans l'abandon.

Malheureux père ! ah ! pardonne ce mot. Pardonne ton fils qui a murmuré quinze ans de ta faiblesse. C'est toi qui es l'auteur de tous mes malheurs. De tous. Car si tu avais su me réserver le tiers de ce que la Nina avait, je le trouverais ; et les intérêts avec les capitaux, tout se trouverait, et moi j'y eusse ajouté quelque chose. Cela m'aurait animé, et j'eusse osé demander une fille honnête, et j'aurais eu de petits enfans que je chérirais et que j'élèverais. Mais ce bonheur ne fut pas pour moi. L'oubli, le fatal oubli, fut ma légitime, et de plus le bannissement et le mépris. Et encore aujourd'hui, il ne faut pas que je me plaigne ! il faut que je ne dise rien, et que je m'ôte de la misère tout seul !

O mon père, tu es bien brave homme ; mais as-tu jamais pensé à tes enfans ? Tes arbres, ton morceau de terre qui t'a toujours amusé et que tu n'aurais pas sans notre bonne Nina, fut la seule occupation de ta vie. Les champs et la liberté : voilà ton bonheur. Et ta famille allait comme elle pouvait. La Nina finançait et payait les nourrices et les maîtres d'écoles ; la bonne mère gouvernait. Et tout a filé. Et Finou, le pauvre Finou, trépignait des pieds de voir que tout s'en allait, et il n'a rien eu. Rien. Pas une obole. Et à trente-quatre ans, tu as reculé pour lui rendre service, après le lui avoir promis, pour une chose qui eût fait son bonheur et le tien !

O mon père, que je te plains d'être si aveugle ! Que je te plains de me voir les mains liées par toi seul. Toi d'où devait dépendre tout mon bonheur, tu es la cause de la plus cruelle existence. Oui ; tu es la cause de tous mes revers.

Mais que Dieu nous pardonne. La justice qui fut toujours dans mon cœur, ne me fut jamais accordée, et malheureusement pour moi d'avoir à reprocher à ma vertueuse tante, à ma bonne mère, à mon honnête père et à mes justes frères de n'avoir pas été justes envers moi.

C'est égal. J'ai un bon père, et j'ai vu toujours qu'il m'a bien rendu justice. Il m'a aidé. Il m'a armé de courage. Il m'a donné un asile et du pain. Il a fait plus. Il m'a rendu juge parmi mes semblables et il m'a vengé des méchans. Il me protége encore et j'espère qu'il me vengera plus tard.

Adieu, mon père, adieu ; cure tes arbres, bêche ta terre, vis tranquille et heureux. Pardonne-moi, et ton pauvre Finou ne te tourmentera pas.

A mes deux frères.

MES TRÈS CHERS FRÈRES,

Le jour est venu que je me suis réveillé pour vous répéter ce que je vous disais il y a quinze ans. Chaque chose a son

tour dans ce monde. Et la nature venge tôt ou tard ceux qui sont opprimés. Vous me pardonnerez sans doute dans la publication d'aussi utiles vérités, il s'en fait tant que je soulage mon cœur et que j'offre le tableau de notre triste famille à nos honnêtes concitoyens. Il est vrai qu'on ne m'en demande point compte ; mais moi , pour ma propre justification , je veux présenter avec fidélité toutes mes erreurs.

Souffrez donc que je parle de vous , mais avec le langage d'un frère : sans haine , sans inimitié et sans méchanceté.

Le peu que je dirai de vous et connu de la ville ; et certes , cela ne peut se cacher. Quand on veut écrire une histoire , il faut dire vrai , ou l'on passe pour un conteur mensonger. Toute la ville nous a sous ses yeux. Tous nos camarades , tous nos amis sont là , et nous ne pouvons nous soustraire à ce qu'ils ont vu de nous.

Hé bien , vous offenserez-vous , lorsque je dirai que vous avez été dotés et que je n'ai rien eu ? Vous fâcherez-vous , lorsque je dirai que nous avions une barrique pleine et que vous avez tout bu , et que moi j'ai été oublié ? Vous fâcherez-vous , lorsque je disais que vous mangeriez tout le bien d'un pauvre homme et que vous ne seriez pas encore sous ? Cela n'est-il pas vrai ? Et au lieu d'aller travailler chez des apprentis qui ont travaillé sous vos mains , ne devriez-vous pas travailler chez vous ? Où sont les menuisiers qui ont eu ce que vous avez eu ? hélas ! et vous ne voulez pas comprendre cela.

Que je serais heureux , si je voyais mes deux frères travaillant chez eux , dans leurs ateliers , tranquilles avec leurs femmes et leurs enfans et cherchant à s'amasser une honnête fortune ! Au moins je dirais : « Si je n'ai rien eu , mes frères en ont profité ! J'ai été frustré , mais ce bien n'est pas perdu ; » mes frères le possèdent , et il ira à mes neveux ! Mais qu'ai-je vu ? une tanteruinée et qui ne vivait que pour nous ! une mère abandonnée et qui était folle de deux ingrats ! un père ! un père vertueux menacé de

Malheureux ! oui la nature se venge ! Et moi , qu'ai-je demandé depuis que je suis au monde ? la tranquillité , et je ne fus jamais écouté.

Hé bien , où sont ces fortunes ? où sont ces ateliers ? ces chantiers ? ces magasins de bois ? dans les bourses des cafetiers , des cabaretiers et des filles du plaisir. Ah ! mes frères , quelle triste maison fut la nôtre ! Chacun faisait à sa volonté ; et à peine l'édifice fut-il élevé , qu'il tomba en ruine.

Pardon , mes frères , pardon si je reveille de si tristes souvenirs , et croyez qu'il n'y a point dans mon cœur de colère ni de haine.

Mais dites-moi , mes frères , pourquoi ne me fites-vous pas

avertir à la mort de notre chère Nina? croyez-vous donc que j'avais le cœur d'un tigre, et qu'à cause qu'elle ne m'a rien réservé, je ne lui aurais pas pardonné? Ah! loin de moi cette action indigne et barbare. Finou a un cœur, et il ne se ferme qu'à l'ingratitude, mais non aux bienfaits.

Et vos femmes, et vos enfans, vous vouliez donc tout emporter en terre sans m'honorer de votre présence! Et notre mère, notre bonne mère, vous l'auriez encore laissée mourir sans moi! ah! cœurs ingrats! cette pauvre Rosalie qui vous a tant aimés, vous l'auriez emportée en terre sans moi! sans moi qui l'aimai toujours tant et qu'elle ne fut jamais connaître! ah! sans deux étrangères qui vinrent m'avertir, elle descendait au tombeau sans me voir.

O regrets! ô remords! ô libertinage! Et sans moi, les deux sœurs, ces deux infortunées, derniers rejetons d'une malheureuse famille n'allaient pas être ensemble! Oui, elles auraient été dispersées; elles qui avaient pris tant de soin de notre enfance, nous allions les abandonner à jamais!

C'est vraiment révoltant que des choses si affreuses. Et les animaux qui rampent sous nos lois ont plus de tendresse que nous.

Ainsi, j'ai vu la prospérité de notre famille et sa ruine. Ainsi j'ai vu l'innocence et la piété nous élever et le désordre nous diviser. Trente ans devant mes yeux n'ont été qu'un jour, et Dieu nous préserve de plus honteuses destinées!

O Mes frères, arrêtez-vous. Souffrez que la raison vous éclaire. Arrêtez-vous, il en est temps encore, et ouvrez-vous à jamais une autre carrière. L'homme n'est qu'un enfant. Il change à tout âge, quand il le veut. D'un libertin on en fait un sage et quelquefois un grand saint; et d'un homme vertueux on peut en faire un brigand.

Oui, mes frères, tout change, et tous les hommes sont sujets à faillir, le vieillard comme la jeune fille, l'épouse comme l'époux, le père comme ses enfans. Mais à tous nos désirs nous pouvons mettre des bornes et revenir nous-mêmes dans la chemin que nous avons perdu.

Adieu, mes frères, adieu.

La santé et l'ouvrage: voilà tout ce que vous souhaite le plus tendre des frères.

A mes chers Concitoyens,

MES CHERS CONCITOYENS.

Mon Berceau est très peu de chose; mais il le faut. Mon deuxième Lustre n'est guère plus intéressant, mais il le faut aussi. Mon Apprentissage n'est pas tout-à-fait vilain, vous

en jugerez. Mes Premières Amours commenceront à vous divertir. Et mon Bannissement pourra vous chatouiller les entrailles. Caroline intéressera les Tullistes ; et Fanie, les Brivistes. Le pâtre nous intéressera tous , et c'est là le fort de l'Ouvrage.

Dans tous mes Ecrits , vous y verrez un but moral.

L'obéissance aux lois, le respect aux souverains et à la religion , sont ce qui y règne partout.

Seulement on y remarquera beaucoup de méchants punis, des charlatans déjoués , des hypocrites démasqués , des escrocs et des avarés mis au grand jour , et des canailles qui , tout en se moquant de nos raves et de nos châtaignes , n'ont pas mal fait d'affaires dans notre pays.

Braves Limougeaux , nous serons vengés ; et dans mon simple Ouvrage , et notre propre ville qui deviendra une des plus florissantes de l'univers. Oui , les races futures reconnaîtrons l'erreur des méchants , et toute justice nous sera rendue par la beauté de nos femmes , la fertilité de notre pays , notre riche industrie et les grands hommes qui sont sortis de cette antique et respectable cité.

Haine aux méchants , aux avarés , au fourbes , aux escrocs , aux mauvais payeurs : voilà toute la force de ma Plume.

Agréez , meschers amis , l'expression du plus franc de vos concitoyens.

FINOU.

JOLIES PETITES BROCHURES.

*A imprimer, et qui ne se vendront que deux sous.
Toutes ces petites Pièces n'ont pour objet que la morale, et ne sont composées que sur des faits que j'ai éprouvés.*

- 1° Les véritables Tyrans dans le pays de la liberté.
- 2° Charlatanisme de quelques personnages devenus fameux.
- 3° Conseil de Canaille d'un philosophe à son ouvrier.
- 4° Les grands voleurs de la société qui volent en plein jour.
- 5° Mes honoraires escamotés.
- 6° Tours d'adresse d'un savant Menuisier qui prétendait faire passer la Vienne au-dessus du clocher de St-M.
- 7° Escroqueries d'un prétendu Ingénieur.
- 8° Le Génie d'un Estimateur de domaines.
- 9° Charlatanisme d'un Bâtitteur de Maisons.
- 10° Galette, ou l'extraordinaire Constructeur.
- 11° Talens d'un savent Mesureur, son petit chapieau et ses baguettes de tambour.
- 12° Eloges d'une commère et d'un Cabaretier qui s'épousèrent le jour de la St-Sauveur.
- 13° Les cinq petits campagnards devenus vinaigriers, moutardiers et contrebandiers
- 14° Les escroqueries d'un vieux Meunier et de son honnête famille, tous vendeurs et vendus et faisant trafic à la ville et à la campagne.
- 15° Finesse d'un Raccommodeur d'Horloges.
- 16° Les Tuyaux de Poêle.
- 17° La haine d'un Plafonneur.
- 18° Les rares talens d'un grand, grand Charpentier, excellent payeur.
- 19° Récompense d'un Charron à son écrivain.
- 20° Le Paysan devenu Cordier qui est encore à payer son maître d'école.

- 21° Damicourt, transmetteur d'écriture en quatre coups de plume, ou le Professeur incomparable.
 22° L'article de St-Raphaël, ou le Vigneron.
 23° Histoire d'une gentille Repasseuse qui sait très bien repasser.

Toutes ces petites pièces pourront former un volume. Elles pourront éclairer ceux qui prennent du cuivre pour de l'or et de mauvaises pierres pour des diamans. Elles pourront faire connaître les vrais talens et faire apprécier le vrai mérite.

PIÈCES

Qui ne sont pas de moi.

- 1° Poésies amoureuses d'un Étameur de fourchettes.
 2° Le Petit Noireau, pilleur de Manuscrits.
 3° Cent Beaudets contre un Ane.
 4° Surveillance d'une Belette par de vieux Renards.
 5° Les Arlequins d'aujourd'hui.
 6° Chef-d'œuvre du savant Laragne.
 7° L'Indien écrasé sous le toit de ses pères.
 8° Le beau Parleur.
 9° Le favori des Dames.
 10° La forteresse sur un brancard.
 11° Le Guérisseur gueusard.
 12° L'art de faire de bon vinaigre.
 13° La petite Vieillotte et l'Aligneur de choux.
 14° OEuvres complètes de Legris, grand Charpentier des deux mondes, devenu, par son seul génie Astrologue, Sorcier, Escamoteur, Maître de savate et de bâton et grand maître de traits.
 15° Le Pasteur Philis environné d'une troupe de Loups.
 16° L'art de faire fortune.
 17° Les talens d'un Niveleur.

- 18° Théâtre d'un Savetier.
- 19° Chute prochaine d'un Tyranneau.
- 20° Le commis aux cornets de poivre.
- 21° Le Saltimbanque devenu Esculape.
- 22° Les Architectures comparées.
- 23° Recherches dans l'antiquité par un fabricant d'Allumettes.
- 24° Uranographie par un fondeur de lard.
- 25° Le Siècle malade ou le mauvais Prophète.
- 26° Les Vérités fâcheuses.
- 27° Les Martyrs de la vérité.
- 28° Les hommes enfants.
- 29° Les Attrappeurs adroits.
- 30° Filouteries de Chifer.
- 31° Pièges tendus au pauvre Diable.
- 32° Le Merle attrapé.
- 33° Mes Études autour du Collège.
- 34° Les Papetiers travailleront.

Etc., etc., etc.



NOTA. Tous mes ouvrages n'attendent que la presse, et je rendrai compte à mes souscripteurs du bénéfice comme de la perte sur mes ouvrages, ils verront qu'il n'y a pas chez moi le vil égoïsme.

HISTOIRE

D'UN

JEUNE MENUISIER.

MON BERCEAU.

O vous qui avez joué avec moi , vous qui avez parcouru les mêmes écoles , et vous surtout qui m'avez vu constamment sous vos yeux , daignerez-vous m'honorer d'un sourire ? Vertueux descendants de ma chère patrie , protégez mon Ouvrage. Oui , j'ose espérer de vous une favorable indulgence. Puisse mon style original captiver toute votre attention !

Je suis né le vingt-un avril mil huit cent un , à minuit , chez un honnête citoyen , rue des Combes , dans une chambre au second , sur le derrière , où mon frère Jeannot était né.

Je vins au monde , comme ma mère , les pieds premiers , et lui res-

semblais parfaitement , c'est ce qui me donna lieu de dire plus tard :

Je suis né Limougeau, sans être blond, ni brun,
 Le vingt-un avril mil huit cent un ,
 Environ vers minuit ;
 Et , tout comme ma mère ,
 Mes pieds avant mes yeux reçurent la lumière.
 On m'a-vu en naissant , son unique portrait ,
 Lui ressemblant enfin jusques aux moindres traits.

Je fus baptisé dans une chambre, rue Gaignolle , par un bon prêtre qui vivait de son état à la dérobée, malgré la vigilance des Républicains.

J'eus pour parrain mon oncle Le Buisson, jardinier, qui demeure depuis environ quarante ans dans ses propriétés, près Mont-Jovis, et qui vit avec sa famille des revenus de ses jardins.

Ayant été baptisé, ma tante me rapporta à ma mère, bien caché dans son tablier, disant qu'elle m'avait fait chrétien, en dépit de la République, et que je serais heureux toute ma vie, à cause que j'étais venu au monde comme sa sœur.

Mais, comme je voudrais faire connaître ma famille aux honnêtes vieil-

lards de la ville , je vais commencer mon Histoire un peu plus haut.

Tout le monde a connu le père Lachambre, ce brave homme qui abandonna ses enfans pour s'expatrier avec une servante qu'il aimait.

Eh bien , c'était mon grand père : voilà toute sa vie. Tout le monde sait qu'il descendait d'anciens habitans de Limoges, et qu'il avait beaucoup d'enfans. De tous ses enfans, il ne lui en resta que trois. Thérèse était l'aînée, elle avait seize ans; elle fut placée couturière chez M. Isaï, et éleva son frère et sa sœur, alors âgés de sept à huit ans.

Sa piété et d'autres vertus lui attirèrent la confiance de ses chers maîtres, l'affection de leurs nombreux enfans et le respect de leurs serviteurs.

Pour comble de prospérité, cette fille estimable eut encore le bonheur de voir revenir auprès d'elle son père qu'elle ôta d'une profonde misère, qu'elle combla de bienfaits et auquel elle ferma les yeux.

Tout le monde sait que la famille

Isaï est très respectable, qu'elle a joint de tout temps la fortune au mérite, et que son panégyrique est dans tous les cœurs des citoyens de la ville.

Pendant mon enfance, j'étais émerveillé de l'heureuse situation et de la perspective de cette maison qui me paraissait un palais par son immensité et son vaste circuit. L'étendue de ses appartemens, de ses corridors, de ses escaliers, l'agrément du jardin, les remises, les cours, et une infinité d'autres avantages, joints à son indépendance des maisons circonvoisines, lui donnent un air qui en impose.

Mais ne perdons pas de vue la vertueuse Thérèse qui était jolie, qui lisait et travaillait fort bien, et qui ne vivait absolument que pour son frère et sa sœur.

Rosalie était le nom de cette dernière; ayant fini son apprentissage de couturière, elle fut placée à treize ans chez Madame de ***, où elle gouverna son fils, filleul du frère du Roi. Ce fut peut-être le plus beau baptême

qui se soit fait ici. Rosalie eût donné ses soins plus long-temps à l'enfant de Madame de ^{***}, qu'elle porta sur les fonds baptismaux, sans un ordre fatal qui obligea cette dernière de sortir du territoire français. Cette dame eut le projet d'amener sa bonne avec elle; mais elle en fut empêchée par Thérèse qui appela sa sœur auprès d'elle. Rosalies'en revint donc de Bellac, en détestant l'émigration qui la séparait pour toujours de son cher Louis et de sa tendre maman qu'elle aimait par sa douceur, sa beauté et ses vertus.

Tout le monde a connu Madame de ^{***}, et on n'ignore pas sans doute qu'elle avait un des premiers tabourets à la Cour.

Les récits pleins d'enthousiasme que Rosalie faisait de tout ce qu'elle avait vu au service de sa bonne maîtresse, peignaient bien le bonheur qu'elle y avait goûté; et le chagrin qu'elle éprouva en leur absence, démontrait sa vive amitié pour eux.

Tout faisait sur son âme la plus vive impression. Lorsqu'elle racontait ses

aventures, elle faisait passer dans l'esprit de ses auditeurs tout ce qu'elle avait vu, et on trouvait dans sa bouche naïve mille charmes qui ravissaient. L'art de peindre lui était donné en partage, et cet art naturel qu'elle possédait si bien, était accompagné d'une conversation aimable et d'un organe enchanteur qui achevaient d'embellir sa jeunesse et sa beauté. Sans flatterie, j'ose le dire, si les peintres et les statuaires cherchaient une belle femme pour modèle, ils pouvaient demander à voir Rosalie.

Depuis que Rosalie était retirée du service de Madame de ***, elle vivait avec son frère qui travaillait de son métier de cordonnier, et Thérèse lui rendait visite tous les jours. Quel bonheur pour Thérèse d'avoir fermé les yeux à son respectable père, et de servir de mère à son frère et à sa sœur ! Pauvre fille, oui le royaume céleste sera ton partage.

Tandis que le reste de cette malheureuse famille vivait dans la tranquillité, un jeune homme, nommé

Missenne, vint y apporter le trouble et le malheur. Ce jeune homme était aussi cordonnier, et allait voir son ami, le frère de Thérèse; il savait lire, chose qui n'était pas commune alors chez les artisans de Limoges. Il sut si bien faire, que la sensible Rosalie sentit pour lui l'amour le plus vif et le plus vrai. Il fut question de leur mariage, mais Thérèse ne voulut jamais consentir à cette union. Hors d'elle-même de ne pouvoir donner sa main à celui qu'elle aimait si vivement, la charmante Rosalie fut se précipiter dans la .., du haut du P... St-M... On courut sur ses traces; et après l'avoir cherchée fort long-temps, on parvint à la retirer de l'eau. Les médecins furent appelés, et les soins qu'ils lui prodiguèrent la rendirent bientôt à la vie.

Ce fait m'a été encore raconté par l'homme qui la reçut dans son bateau, et qui est un vieillard de plus de quatre-vingts ans, qui est mon voisin et qui se loua d'être fort récompensé par Thérèse, comme il le méritait.

Malgré cet accident qui mit Thérèse

au désespoir, et plongea Missenne dans un abîme de chagrins, Rosalie ne laissa pas d'avoir de nouveaux adorateurs qui firent demander sa main ; mais de tous ceux qui se présentèrent, le jeune Turgaud eut l'avantage d'être agréé, à cause de son aimable physionomie et de ses vertus. C'était le fils d'un laboureur de Venteau, qui avait des propriétés dans son village et à la Chabrouillie. Ce jeune homme était cultivateur et maçon, ainsi que son père et ses aïeux. Peut-être cette génération de braves paysans était-elle établie dans cette contrée depuis le déluge. Ce qu'il y a de certain, c'est que Turgaud fut le premier de toute sa parenté qui vint s'établir à la ville qui n'est éloignée que de demi-lieue de son pays. Il venait de servir sa patrie, et contracta l'union conjugale à vingt-cinq ans. Turgaud était beau, bien fait, d'une taille ordinaire, d'une physionomie qui inspirait le respect, d'une douceur et d'une patience qui attiraient, malgré soi, l'admiration. Ce beau couple, pour tout mobilier, n'avait qu'un

lit , une table et quelques effets appartenant à la jeune mariée, ou pour mieux dire, à sa sœur. Turgaud ne possédait absolument que ses habits ; mais il avait, en récompense, la raison et l'humanité. Rosalie, quoique douée d'un cœur aimant, était souvent une furie, tandis que son époux ne s'écartait jamais de sa douceur ordinaire.

Deux ans après son mariage, Rosalie eut un beau garçon, qui éternua en venant au monde. Il avait de grands cheveux bruns et promettait d'avoir la force et la stature de Samson.

Enfin, le frère de Thérèse et de Rosalie meurt à l'hospice à trente-trois ans, et Rosalie possède tout entier le cœur de sa sœur. Triste famille, l'amour a toujours tramé ta ruine.

Ainsi, voici donc Thérèse et Rosalie, seul reste d'une famille nombreuse, et vivant sous les lois de la probité et de la vertu. Pauvres enfans, tous vos parens vous abandonnèrent, et la plus respectable famille devint votre plus solide appui. O famille

Isaï ! pendant ta vie, tu méritais nos hommages ; après ta mort, tu emportas nos regrets.

Deux ans après la naissance de l'aînée de Rosalie , je reçus le jour , promettant de n'avoir qu'une faible santé.

Deux ans après ma naissance, vint au monde mon frère Guillot, et Rosalie arrêta là le cours périodique de sa fécondité. Ainsi, ma mère n'enfanta qu'après deux ans de mariage, n'eût que trois garçons, nés tous les trois dans les trois mois du printemps, plus âgés les uns que les autres de deux années, et professant tous les trois le même métier.

Avant de terminer l'histoire de ma famille, je voudrais ajouter quelques coups de pinceau sur ma tante et ma mère.

Ma mère comme je l'ai déjà dit, était une de ces productions dont la nature n'est pas fort prodigue ; elle avait une peau de lis, de grands yeux et la plus jolie main. Elle fut toujours vive à l'excès, mais très géné-

reuse et d'une conduite irréprochable. On sait qu'avant la Révolution , une fille se gardait bien de parler seulement de bagatelles , surtout à Limoges qui n'était peuplé que d'Eglises et de Couvens ; où il n'y avait pas dans ce temps-là une seule fille prostituée , et où les cafés et les cabarets n'étaient pas encore connus.

Ainsi, voici Thérèse et sa sœur revenues au monde et donnant à leur antique patrie trois rejetons qui, bien qu'ignorés de leurs riches parens n'en jouissent pas moins de ce bel Univers, et n'en sont pas moins utiles à la société, quoiqu'on ait à nous reprocher d'avoir trop de ce feu que le Maître du Monde a répandu dans les cœurs pour perpétuer la race des mortels.

Maintenant , je n'ai qu'à parler un peu de mon père. Qui ne connaît pas le vertueux Turgaud ? Qui n'a pas entendu parler de sa sagesse , de sa prudence et de son humanité ? Mais, que dis-je ? Mon père était-il un grand homme ? Hélas ! ce n'était qu'un de ces hommes obscurs que la Divinité

répand sur la terre en si petit nombre ,
 qui vivent et meurent sans remords ,
 et dont toute la vie n'a été qu'un
 tissu de bienfaits. Ni grand , ni petit ,
 fait au tour, grâces sur tout le visage :
 tel était son portrait. La douceur ,
 l'humanité , et si j'osais le dire , toutes
 les vertus : voilà ce qui le faisait esti-
 mer. Jamais il n'eut le moindre pro-
 cès. Voyait-il maltraiter un cheval ou
 un chien ? aussitôt il en était le défen-
 seur et désarmait toujours ceux qui le
 maltraitaient. Ce fut malheureux pour
 lui de ne pas savoir lire , car il était
 grand admirateur de l'antiquité. De
 son temps , il n'y avait pas d'écoles
 dans les campagnes ; il voyageait la
 nuit comme le jour , et c'était lui-même
 qui gardait ses bois dans les forêts. Il
 croyait à la Divinité , mais guère au
 delà. Son Code était la bonté. Aussi
 n'eut-il jamais d'ennemis. Cultiver la
 terre , planter des arbres étaient ses
 délices. Il aimait beaucoup à entendre
 raconter les histoires des anciens ; il
 avait une idée d'Alexandre et de
 César , et aimait passionnément le

grand capitaine qui l'avait vu prospérer.

Que d'ouvriers ont travaillé sous ses mains sans se plaindre de lui ! Il supportait le malheur avec le courage d'un sage. M. le Comte de Vainsoleil, et tous ceux qui ont eu des affaires avec lui, l'aimaient et le respectaient. Il chassait et pêchait avec la plus grande adresse, et plaignait le sort de ces innocentes victimes. Un jour, trois fois il échappa un sansonnet, trois fois il l'abattit. Il eût fait un excellent garde-chasse, s'il avait eu le cœur moins sensible et la santé moins délicate. Il avait entendu dire que la terre était comme une boule qui tournait comme un ballon dans les airs, qu'elle avait neuf mille lieues de tour ; il le croyait. Mais l'histoire d'Adam et de Noë révoltait sa raison. Il n'aimait pas beaucoup la plupart des prêtres et des hommes de chicane. (J'entends dire ici qu'il estimait beaucoup un honnête avocat, un bon prêtre.) Mais pour les gens méchants, il les abhorrait de toutes ses entrailles.

Il fut très souvent l'homme de confiance de la Comtesse Duvalon dont le fils a donné un si bel exemple à l'égard de l'inégalité des conditions. M. Molina , l'ami de cette Comtesse estimait aussi beaucoup mon père.

Quoique doué de toutes les vertus, je conviendrai que mon père était un bien triste soldat, puisqu'il se fit exempter lorsqu'il entendit ronfler le canon. La mitraille lui faisait peur. Il aimait mieux voir une charrue ou des outils de maçon, que des instrumens de guerre. Il faisait parfaitement la description d'une bataille ainsi que le récit de ses voyages qui s'étendaient jusqu'auprès de Toulon, d'où il avait vu la mer dans le lointain, ainsi que les fameuses buttes des Pyrénées.

Présentement, finissons le portrait de ma tante, et je commencerai mon Chapitre.

Revenons donc à cette bonne fille qui éleva ma mère, enterra son volage père, son malheureux frère, et qui s'est épuisée pour nous. Cette incomparable tante servit cinquante ans son

unique condition. Elle y entra à seize ans et n'en sortit qu'à soixante-six. Ce fut en mil huit cent vingt-sept qu'elle s'arracha, malgré elle, d'une maison chérie où elle avait fermé les yeux à la plus respectable famille ainsi qu'à la plupart de ses nombreux enfans. Une peau d'albâtre, un teint coloré, des cheveux d'ébène, des dents d'ivoire qu'elle a toutes emportées au tombeau à soixante-dix ans : telle est l'esquisse légère de la plus digne des tantes. Elle était franche, naïve, confiante, généreuse et très charitable, mais un peu fière, superstitieuse et bigote. Elle mangeait fort peu, mais buvait assez bien. Son usage ordinaire était le café qu'elle faisait souvent à la dérobée. Ni elle, ni sa sœur ne furent coquettes, et leurs défauts étaient cachés dans l'éclat de leurs vertus.

Maintenant, c'est à moi. Mais il serait injuste de ne pas dire deux mots de mes frères.

Tout le monde sait qu'ils sont assez connus, aussi bien que moi, dans les ateliers de Limoges. L'aîné est un bel

homme, favorisé de la force et de la beauté. Personne n'ignore sans doute ses Romans avec des Nymphes que tout le monde a caressées.

Si la volupté et Bacchus l'ont réduit comme il est, ce n'est que ma tante et ma mère qui en sont cause pour l'avoir trop aimé. Il est bon, généreux, grand amateur des pigeons, de la table et des Belles. C'était le chéri de ma mère et de ma tante à qui il a dépensé beaucoup de louis. Il ne put jamais apprendre à danser, et il chantait comme un perroquet. Après avoir parcouru les écoles depuis trois ans jusqu'à quinze, à peine savait-il lire son bénédicité. Quoique né d'un père et d'une mère fort tendres, il avait le cœur extrêmement dur.

Mon autre frère est un dissipateur, ami des Demoiselles et de ses camarades par son enjouement, sa beauté et sa belle voix, mais dont il n'a pas connu le prix. A quinze ans, il donna un joli neveu à une charmante Blonde, l'amie de nos jeunes années, célèbre autrefois dans la ville par sa beauté

et ses galanteries. Présentement il est marié avec une adultérine qu'il avait fécondée, et vit tour à tour avec sa femme et ses bonnes amies. Qu'il m'est cruel de penser que j'avais prédit à ma tante que mes frères l'apporteraient à l'hospice et ruineraient la maison. Cela est arrivé, et le prophète qui fut chassé pour avoir dit cela, a vu sa prédiction accomplie, ainsi que celle de tant d'autres qu'il avait faite aussi. Que Dieu soit loué, et puisse sa divine justice mieux tenir la balance que ma tante et ma mère. Pauvreté fut toujours mon partage, et mes frères, à qui tout a été sacrifié, sont aussi misérables que moi. Heureux encore, heureux si quelqu'un de nous ne descendait pas à l'hospice.

Je crois donc avoir tracé en deux mots la vie vagabonde de mon grand-père, l'amitié fraternelle de la plus estimable des tantes, l'histoire abrégée de ma sensible mère et le portrait du plus respectable des pères.

Revenons à moi et ne disons que la vérité.

O vérité , pour toi on m'a fermé la bouche, et j'eusse peut-être été dans les fers. Quel exemple pour les mœurs, si nous pouvions dire la vérité; quelle correction dans les vices, et comme la vertu reviendrait sur la terre , belle , modeste , touchante , et nous rendrait sans doute dignes de la Divinité.

Je vins donc par les pieds , comme je l'ai déjà dit , et on craignait beaucoup pour ma vie ; mais je me dois aux soins du célèbre artiste dont les talens sont si connus, et dont le père, non moins habile que lui, avait également extrait ma mère par les pieds. Ce célèbre accoucheur ayant besoin d'aller tirer du chaos une petite demoiselle dans le faubourg Boucherie , me confia aux soins de la sage-femme qui, bientôt après sa sortie, me plia dans une serviette de lin et me rangea au nombre des morts sur une table de nuit.

Le chirurgien étant de retour , fut bien surpris de ma mort. Il coupa vite les fils qui me tenaient garrotté et m'appliqua un miroir sur les

lèvres. Il s'écria qu'il y avait espoir de me sauver, et dans un instant il me rendit à la vie.

Ma nourrice fut la femme d'un char-ron, notre voisine, et on me donna le nom de Finou, nom qui faisait dire souvent à ma mère en riant : « Il n'est » pas mal nommé, mais je plains fort » la pauvre diablesse qui l'aura. »

Etant chez ma nourrice, mes parens n'avaient qu'à sauter le ruisseau pour venir me voir. La sœur de ma mère, cette bonne tante qui se privait de tout pour nous rendre heureux, faisait de petits bas et de petits bonnets qu'elle venait apporter au petit Finou. Mon frère Jeannot lui donna le nom de Nina. Cette bonne Nina venait nous embrasser tous les dimanches matin, dans notre lit, en nous donnant des gâteaux, des dragées et des fruits. Le jour des Rameaux, elle nous portait à chacun une cornue, et le jour de l'an, une boîte de bonbons fins et des sous. Notre bon père riait de nous voir sauter de joie, et notre tendre mère ne laissait pas d'être assez contente, malgré

son humeur impétueuse. O qu'elle savait se faire aimer de nous, cette bonne Nina ! Il me semble la voir encore se courber sur notre lit, pour nous embrasser, sentir sa main froide au tour de mon cou, et sa joue glacée contre mon visage. Ce n'était toujours qu'après avoir entendu sa messe, qu'elle venait nous combler de bienfaits. Etions-nous malades ? tout était perdu. Vite les médecins à nos côtés, et sa bourse était à eux ; vite des flambeaux à St-Michel, des messes, des prières pour notre guérison. Amitié douce, et sainte amitié, qu'es-tu devenue ? N'es-tu pas perdue sans retour ? J'étais aimé tout comme mes frères, je recevais les mêmes caresses et les mêmes baisers de notre bonne Nina ; mais aujourd'hui les regrets me dévorant ; et depuis quinze ans que je suis banni, je n'ai fait que sécher de rage et de jalousie.

A trois ans, je fus mis chez Mademoiselle Urina, où était depuis deux ans mon frère Jeannot. Cette respectable fille vit encore, et demeurerait alors

ainsi que nous, chez la vieille veuve Grognon, dont la mesure était vis-à-vis l'Eglise de St-Martial.

Le temps de mon berceau, quoique fort reculé pour moi, ne laisse pas de me rappeler bien des traits d'enfance. Je me souviens de tout ce que m'a fait Mademoiselle Urina et de l'ameublement de sa classe. Il me semble voir encore son lit, son serin, son prie-dieu et son chat gris qu'elle appelait Minet. J'ai surtout devant les yeux son Père-Eternel, un grand tableau attaché à côté de son lit, et son pot-à-l'eau de faïence sur sa cheminée. Qu'est devenu ce temps où nous allions nous divertir dans les ruines de St-Martial, renversé par la Révolution et qu'on a changé depuis en place publique ? Où sont ces blocs de granit épars çà et là et les débris amoncelés du vaste édifice où croissaient la bruyère et les ronces qui nous servaient de cachette ? Ici était le jardin de Justine et celui de la tendre Zélie. Que sont devenus toutes ces petites amies et ces petits camarades qui vivaient

avec nous sous une république enchantée ? Hélas ! s'il en reste un faible nombre , n'est-il pas dispersé comme des atomes dans un tourbillon de poussière ?

Etant sur les bancs de Mademoiselle Urina , j'avais sans cesse les yeux tournés vers le ciel. Quel plaisir pour moi de voir voguer dans les airs tant de figures de toute espèce, ces têtes de lions, de tigres, d'ourses, de dragons, de panthères ? Que ce spectacle était beau ; qu'il était sublime à mes yeux, et qu'il m'était cruel de ne pouvoir voler au sommet du clocher de St-Pierre et de St-Etienne que l'amour devait me faire chanter quatre lustres plus tard ! Noble ambition, comme tu tyrannisais mon jeune et sensible cœur ! Dans mes sommeils, j'étais tantôt un génie, tantôt un ange planant dans les airs, voltigeant sur les édifices, les arbres et les montagnes ; je franchissais des mers, des fleuves, des rivières, et quelquefois je me précipitais dans des abîmes sans fond. Où est-il, ce temps si digne de regrets, ce temps

de bonheur, d'innocence, où une fleur, un oiseau faisaient ma félicité ; où sont-ils , ces oiseaux qui se perdaient dans les cieux et que mes mains avides brûlaient de serrer ? Hélas ! tous ces objets vivans ne sont-ils pas avec tant d'autres qui ont joui comme eux des élémens de la vie ? Tout vit, tout meurt, et tout se reproduit. Ne semble-t-il pas que la matière est toujours la même et qu'elle est immortelle ?

Quels beaux jours s'écoulaient alors ; comme tout a disparu ; et la belle journée d'automne que je passais à la campagne avec mon père et son frère que nous appelions Ounclié Tòupi, taillant tous deux de la pierre à l'ombre d'un marronnier. Comme mon respectable père était content de me voir auprès de lui, et moi comme j'étais ravi de le voir revêtu de son gros tablier de cuir, ses pieds nus couverts de poussière, son maillet et son ciseau à la main. Quel plaisir pour moi de recevoir les gros marrons qu'il venait m'apporter dans mon petit tablier de droguet, et de les écouter raison-

ner en notre aimable patoi. O souvenirs délicieux pour mon cœur ! Mais que tout est changé ! Ce n'est plus ce bel Univers enchanté ; c'est un monde pervers qui l'a remplacé, où je ne vois que trahison, rapine et fausseté.

Bientôt notre oncle Toupi se maria, et toute sa tendresse se retourna sur sa bergère que nous avions accompagnée à l'Eglise au bruit épouvantable des pistolets, bruit qui me causa la plus cruelle journée. Mais je n'avais pas tout perdu ; j'avais encore l'amitié de mon parrain Le Buisson qui venait me visiter quelquefois. J'allais le voir dans son jardin de Ganteille, près Mont-Jovis, où je le trouvais toujours à curer ses arbres, ou à bêcher la terre ; mais au lieu de me donner un oiseau ou quelque fruit mur, il ne me présentait que des groseilles fort aigres qui m'agaçaient les dents et me faisaient faire la grimace, ou il ne me faisait qu'embrasser sa barbe piquante comme un chardon et qui m'égratignait le visage. De jolies fauvettes venaient bien nicher tous les ans dans son vaste

jardin, mais ces nids si beaux à mes yeux et tant désirés de mon cœur n'étaient point pour Finou; son parrain les faisait vendre au marché et en achetait du tabac.

Age heureux, tu as fui comme une ombre. Passions funestes, vous n'aviez point agité mon cœur; et tandis que s'écoulaient mes jours dans cet âge innocent, le héros que mon père adorait faisait trembler l'Europe par ses exploits et remplissait l'univers de son nom. A trois ans, mon jeune frère Guillot vint aussi chez Mademoiselle Urina, et nous étions alors tous trois dans la même école. Mon frère Jeannot avait alors sept ans, moi cinq, et Guillot trois ans.

Alors l'espérance de la gloire me possédait tout entier. J'avais toujours mon génie dans les cieux. La nuit, le jour, je ne pensais qu'à me faire des ailes pour parcourir l'univers.

Personne ne m'aurait ôté de l'esprit que je verrais tarir un jour les mers, les fleuves, les rivières, et que je fouillerais, sonderais, pénétrerais, palperais toute la nature.

Les atomes avait paru à mes yeux au rayon du soleil , étant seul assis au haut de l'escalier de la mère Grognon. Quelque génie m'inspirait que c'était d'eux que l'univers s'était formé. J'espérais prévoir l'avenir et deviner le passé, et je me croyais créé pour être l'arbitre de tout l'univers. O enfance, comme tu t'écoules en rêvant de trompeuses chimères ! que de tableaux, que de phénomènes, que de monstres, que de prodiges , que de merveilles, que de miracles viennent se réaliser dans ton heureuse imagination ! Non, la fable, l'histoire, et tous les contes humains ne pourraient se comparer aux tableaux que mon esprit s'est formés. Des Dieux auraient peine à les représenter, et c'est bien là le bonheur, le véritable bonheur de l'homme ici-bas.

Mais du sein du chaos, de l'empire inépuisable des illusions, descendons à l'humble village de mon père, et tâchons de dépeindre avec justesse la cabane où il reçut le jour. Quatre murs couverts d'une vieille toiture enfumée, au dessous de laquelle était un plan-

cher brut où l'on pénétrait au moyen d'une échelle : tel était le palais où habitait le bonheur. Dessous ce plancher grossier était le rez-de-chaussée dont la moitié de l'aire était brute et l'autre moitié pavée. Un jardin potager était à côté, une chèvre broutait à l'étable, et du vin de leurs vignes reposait au cellier, vin de la Chabrouillie qui ne le cédait en rien à celui de Verneuil. La tourte, les galettes, la rave, la châtaigne étaient la nourriture. Quelques poules grattaient derrière la maisonnette ou dans les carreaux du jardin, et un jeune cochon qui grognait en barbotant dans son baquet était assommé au carnaval. Un vieux fusil de chasse suspendu à la cheminée, un puits devant la maison, un pressoir à la Chabrouillie, et quelques pièces de terre non loin delà : voilà toute la fortune de la famille Turgaud.

On n'entendait jamais ici le beuglement des taureaux, le bêlement des agneaux, ni même le cri d'un chien ; mais en revanche de tout cela, on entendait le grondement d'un chat

gris de bonne race, qui vivait des taupes et des rats qu'il allait agripper aux environs.

Les lits ne manquaient point de solidité, et on ne craignait point de tomber, tant ils étaient barricadés. Un vaste four dans la cheminée servait à cuire les grandes tourtes qui nourrissaient la robuste famille pour vingt jours.

Qui eût dit que dans cette chaumière régnait les plus grandes vertus, l'amour de la liberté, de la patrie et les devoirs du citoyen ?

Ici l'Etre Suprême était adoré, l'honneur révééré, et l'humanité exercée. Trois filles, deux fils et le couple régénérateur composaient la famille, qui tous travaillaient de concert à maintenir leur humble fortune. C'est là que venait s'asseoir souvent le grand *** , pour converser avec Turgaud. Turgaud était son vrai conseiller , son homme de raison qui , sans savoir parler dans les livres , dictait des lois à tout le village ; aussi reçut-il le nom de *** du vertueux *** qui régissait ***.

C'était dans les paisibles contrées de cet aimable village que je goûtais le vrai bonheur de la vie et que je désirais de vivre avec les bergers. Le pivert qui perce les arbres avec son bec, le serpent qui se glisse dans les buissons, les lézards fuyant dans d'épaisses bruyères, un ciel azuré, une douce verdure : tel était le bonheur de ma vie. Que nos premières connaissances ont de charmes à nos yeux ! Tout l'univers n'est qu'un monde enchanté, ce sont autant de merveilles, de phénomènes qui, par l'habitude de les avoir sous les yeux, perdent toute leur beauté, tout leur lustre, tout leur éclat.

Un jour que nous revenions, mon père et moi, de la cabane où il était né, et que nous gravissions une colline en suivant un troupeau de moutons que de petits bergers conduisaient à l'étable, nous eûmes mon père et moi, l'entretien suivant. La lune éclairait, et les étoiles qui me réjouissaient la vue, me remplissaient de sublimes idées. Tantôt mon père me tenait par

la main, et tantôt je me tenais après le pan de sa lévite, en nous entretenant ainsi, dans notre langage :

« Dis-moi donc, mon père, la lune
 » n'est-elle pas la femme du soleil?
 » -- Oui, mon enfant; oui. -- Et les
 » étoiles, ne sont-elles par leurs en-
 » fans? -- Oui, mon enfant; oui. --
 » Ah! ce sont bien des petits et des pe-
 » tites qu'ils ont faits tous deux! --
 » C'est vrai, mon enfant; c'est vrai. -- Et
 » les prêtres, ne sont-ils pas les hommes
 » des religieuses? -- Oui, mon enfant;
 » oui. -- Et les petits chantres, ne sont-
 » ils pas leurs enfans? -- oui, mon en-
 » fant; oui. » Et le bonhomme riait de
 tout son cœur en m'amusant, afin que
 je fisse mieux mon chemin.

Ma première métamorphose fut d'être travesti en chérubin dans la magnifique procession des Machabées et qu'on a fait disparaître. J'avais alors six à sept ans. Ma mère et une de ses amies m'apportèrent chez la Cadau où je fus mis tout nu sur une table, vis-à-vis une glace, à l'aspect d'un groupe de jeunes Beautés qui

toutes étaient à me préparer, à l'envi, mes pompeux ornemens. Quel affront que reçut ma pudeur ; quelle rougeur, quelle confusion m'accablaient ! Toutes ces jeunes vierges, après m'avoir frisé, paré, ajusté, appliqué des mouches, et m'avoir baisé mille fois, m'apportèrent avec ma mère dans une chapelle de St-Michel où se faisait la réunion et où je fus assez ennuyé des bouches dégoûtantes de cent femmes et de mille pénitens que je n'aimais pas.

Aussitôt que les compagnies furent organisées et que la cloche eût donné le signal, nous voici à sortir à pas mesurés et à parcourir les rues et les Eglises en chantant. Que j'avais de plaisir à regarder nos riches Empe-reurs, nos belles Impératrices, nos divines Princesses et nos petits anges volans. Oh ! comme tout cela me dé-mangeait, me chatouillait dans le cœur ! O procession, que vous m'inspiriez de respect ! comme tout cela amusait le peuple innocemment, comme tout le monde était pieux, comme on s'en revenait chez soi édifié !

C'est vers ce temps que nous quittâmes la vieille maison Grognon, pour aller demeurer chez Guéridon, dans la rue *** , presque vis-à-vis de la maison où je reçus la naissance.

Chaque âge a ses peines et ses plaisirs. Quel chagrin pour moi d'avoir quitté d'aimables lieux pour habiter dans de vilains quartiers et chez un méchant qui causait mille tourmens à ma mère. Cependant il fallut s'y accoutumer. Et le beau pigeon que je vis descendre par notre cheminée et que ma mère attrapa avec beaucoup de peine pour le donner aux voisines ; et le joli petit animal engagé dans la gueule d'un grand chat qui fuyait , avait , en augmentant mes lumières , vivement attiré mon attention. Dieu ! que je voulais tenir ce pigeon et ce joli petit animal couleur de citron ; mais il fallut m'en passer et dévorer mes regrets. O mère Timare , combien de liards n'avais-tu pas échangés avec moi pour des feuilles de choux ! Bonne vieille , comme tu étais aimable par tes caresses ; comme tous les

enfans t'aimaient. Qui m'eût dit alors
 que cette rue que mon cœur avait re-
 gardée avec mépris, deviendrait plus
 tard mon quartier fortuné, et que la
 philosophie et l'amour m'y feraient
 passer des jours si heureux ? O incer-
 titude, avenir mystérieux ! qui pour-
 rait te pénétrer ? Ne sommes-nous
 pas de véritables aveugles, de vérita-
 ble poussière que les vents entraînent,
 rassemblent, dispersent, divisent et di-
 rigent au hasard ? Triste jouet des ca-
 prices du sort, nous ne serons tou-
 jours que ce que nos aïeux ont été.
 Poussière, et toujours poussière ; et
 nos titres, nos grandeurs, notre gloire,
 notre puissance seront anéantis avec
 eux dans la fange vengeresse de ce
 globe de boue. Oui, tous pétris, mê-
 lés ensemble, nous ne pourrons plus
 tramer d'infâmes complots, d'odieuses
 cabales, étouffer l'innocence et ses cris
 en dépit de la conscience et de la Divi-
 nité. Oui, toujours, et malgré les hom-
 mes les plus puissans, la nature se
 venge des maux qu'elle a soufferts.

Mais je vois que je me perdais dans

la route de la morale , et que j'oubliais la bonne mère Timare et ses raves et ses choux.

Déménagés de chez Guéridon qui chercherait dispute au diable , nous fûmes demeurer chez le vieux Cardillaud , rue Gigot , attendant encore à la rue Tourneclé. Notre tante nous ôta de chez Mademoiselle Urina et nous mit ensuite chez Monsieur Cheminet , abbé marié , qui demeurerait à deux pas de chez nous , où demeure aujourd'hui Monsieur le. , voisin de Monsieur.

Il ne faut pas que cela fasse rire personne , parce que je n'aime qu'à dire la vérité. Et , en effet , dans la rue Tourneclé , nous avons eu le. et un grand nombre de braves gens constitués en dignité ; tous gens qui portent leur cœur sur la main , gens que je respecte et que j'estime beaucoup , excepté quelques fabricans secrets de vin et de vinaigre qui ne savent pas faire la. la nuit , ni le jour , et qui paient très géné-

reusement leurs teneurs de livres et leurs maîtres d'école.

Etant donc sur les bancs du bonhomme Cheminet, il nous faisait lire tous ensemble un vieux syllabaire à demi-pourri, tout en faisant sa toile et ses droguets. Filles, garçons, c'était tout mêlé là-dedans. Quel plaisir ! Mais j'étais si c... .. ! O Lybie, que tu étais jolie et folâtre ! tu étais la reine de tous ; tout le monde voulait t'avoir. Ah ! sans toi que j'eusse abhorré cette vilaine école ; car ce n'était plus là de Zélie, de Virginie et de Félicité, ni d'Adelle ; c'était une Catissou, une Marguissou, une Madelon et des petits sans bas, sans souliers et couverts de haillons.

Madame Cheminet était toujours dans son large fauteuil, caressant ses chiens et ses chats. Son Azor et son Carlin, pleins de puces, infectaient ; et Monsieur Cheminet, avec son chapeau crasseux de curé et sa vieille veste bleue à manches liceuses, était assez bonhomme.

Un grand St-Michel, tenant de la

main gauche une balance pour peser les bons et les méchants, et de la main droite une longue épée enflammée, et sous ses pieds le démon terrassé, était attaché sur leur porte, et charmaient souvent mes regards.

Quoique mon père eût quitté son métier de maçon pour faire celui de marchand de bois, il ne laissait pas de bâtir très souvent pour ses connaissances et ses amis. Il était si bon, que tout le monde voulait avoir affaire à lui ; mais il fut toujours plumé comme un pauvre dindon. Dans ce monde-ci, il n'y a que des plumeurs, des rogneurs, qui amassent du bien. Que fit-il un jour, ce bon père, pour nous donner du plaisir ? En abattant des arbres qu'il avait achetés, il aperçut un joli écureuil qui voltigeait de branche en branche, tout comme un oiseau. Il remarqua que l'arbre qu'il était près de faire tomber, était celui où était le nid de ce joli petit animal ; aussitôt il grimpe au sommet de cet arbre extrêmement haut, tout branlant et qu'il sciait à son pied. Quel

bonheur pour lui de s'emparer de trois petits écureuils, malgré la défense de la mère et du père qui manquèrent de lui dévorer les doigts. Ravi de joie, ce bon père nous les apporta tous trois le soir dans leur nid, et ces trois jolis petits animaux devinrent l'objet précieux de ses soins. Toute la nuit, je ne fis que me lever inutilement pour les chercher dans les paniers, dans les boîtes, les commodes, et jusque sous le chevet de mon père qui reposait profondément. Dieu! que je brûlais de les caresser. O bonté paternelle, et tendresse de ma vertueuse et sensible mère, qu'êtes-vous devenues? Jours heureux de ma paisible enfance, hélas! depuis votre règne charmant, je n'ai eu que l'âme déchirée d'injustices et de remords. Mon père n'était qu'à la fleur de son âge, ma mère était jeune et jolie; et tandis que ce couple heureux jouissait des beaux jours consacrés à l'hymen, les miens s'écoulaient dans la douce innocence. Fanie et Caroline étaient loin de ma chère patrie, et ces deux aimables

mortelles étaient bien loin de penser que je deviendrais leur époux. O Fanie adorée, toi qui me comblais de délices; heureux pour moi, si tu avais été aussi fidèle que ma tendre et sensible mère. Quel homme aurait pu se comparer à moi? Mais les conseils l'ont perdue, et la cruelle Zarma, en l'arrachant de mes bras, nous a rendu le jour odieux. Oui, jusqu'aux enfers j'emporterai ma mortelle blessure, et Dieu lui-même ne pourrait apaiser la haine dont je suis dévoré pour la plus funeste et la plus cruelle des femmes?

Un jour, ma mère, après s'être ajustée devant son fidèle miroir et s'être parée de ses bagues, de sa lourde chaîne de ciseaux en argent, de son saint esprit au cou en or, et s'être encore regardée dans son miroir pour mieux arranger son barbichet, elle me prit par la main et m'amena avec elle dans la campagne. Je me souviens que c'était un jeudi. Après avoir marché quelque temps, je m'aperçus qu'elle s'était égarée. La voilà inquiète; elle se met à pleurer, et me voilà à pleurer aussi.

Elle lève ses mains et ses yeux vers le ciel, se met en prière, et nous prions et gémissons ensemble. Comme elle était très courte de vue, elle s'embourbe avec moi dans une jonchère d'où nous ne serions peut-être jamais sortis, sans une bonne vieille paysanne qui vint à notre secours et nous remit dans notre chemin. Après quelque demi-heure de fatigue et de marche, nous arrivâmes à l'allée *** que mon père avait achetée et qu'il faisait exploiter. Bientôt nous aperçûmes de loin mon père qui vint à notre avance, rayonnant de joie. Après nous avoir fait asseoir à l'ombre d'un chêne, et nous avoir accueillis avec toute la tendresse d'un époux et d'un père, il se remit à travailler avec ses scieurs de long et ses ouvriers.

Etant dans la plus parfaite tranquillité, ma mère tricotant son bas, moi occupé à m'amuser avec les insectes, tout-à-coup arrive un prêtre qui court sur nous en criant et en accablant de sottises mon père. Mon père tout étonné, et loin de lui répondre par des in-

jeunes maîtresses ; sa grandeur , ses plaisirs , ses farces , son opulence , ses chiens , ses furets , ses amis , sa popularité , ses caprices , ses générosités , ses voyages , ses bizarreries , ses extravagances , sont autant de tableaux qui sont fortement imprimés dans mon cœur et que la bienséance et la pudeur m'empêchent de décrire , mais qui sont un des plus beaux charmes dans mes doux souvenirs. O fossés , ô ruines de St-Martial , vous serez les uniques lieux chéris de ma vie , vous seuls , et les belles campagnes qui vous environnent , c'est là le seul élément de mon existence. Les rives de la Vienne , le Carrier , le Palais , la Bastide , le Vigenal et Couseix : voilà l'horizon où je coulais d'heureux jours , et sans lequel il n'y aurait plus de bonheur pour moi.

Un cruel plaisir pour mes camarades , et que j'avais en horreur , était de voir la troupe de mes chers amis faire grimper de malheureux chats dans les grands ormeaux des fossés jusqu'au sommet , de les laisser là plu-

sieurs jours , puis de les faire tomber à coups de pierres et de les assommer sans pitié. Ce spectacle qui arrivait fort souvent , me faisait haïr , malgré moi , mes meilleurs amis ; et pour me consoler , j'allais auprès de ma mère à qui mon récit faisait beaucoup d'impression.

Les chouettes dont nous entendions quelquefois les lugubres accens , à l'approche de la nuit , venaient remplir mon âme de la plus sombre terreur , parce que , selon mes chers camarades , c'étaient les oiseaux de la mort ; quelqu'un devait bientôt mourir. Vite on allait chercher un fusil , et le plus adroit tirait sur cette bête perfide. La voyons-nous descendre sur nos têtes ? aussitôt mille mains s'empressaient pour la recevoir , et on la clouait à la porte de celui qui l'avait abattue. Tout le monde se livrait à la joie , et la personne en danger de mourir , recouvrait la santé. Les chiens qui venaient hurler sous nos fenêtres pendant la nuit , nous accablaient aussi de terreur ; personne n'osait se

de fumée, les autres étaient dans des chars à quinze chevaux, d'autres étaient debout sur la tête d'un lion, d'un tigre, d'un loup, et d'autres étaient portés par des pigeons de feu ; enfin, tout ce que l'imagination peut créer, embellir, imaginer, inventer, était dans la chasse volante, et nous ajou-
tions foi à ces fables comme si nous les avions vues.

La chasse volante donnait à l'un l'idée de se rappeler la descente aux enfers par le terrible Bradassier ; un autre nous racontait la beauté du Paradis ; un troisième, les peines qu'on éprouvent dans le purgatoire ; un quatrième venait nous attérer par ces récits de revenans dans les châteaux anciens, dans les ruines, les décom-
bres, les cimitières ; et quelquefois le soleil, à son lever, nous aurait trou-
vés sur les poutres où nous étions as-
sis, si nos bonnes mères, nos bonnes
tantes, nos bons parens, n'étaient venus
nous en arracher.

Mais de tous ces récits, celui qui
frappa le plus mon attention, fut le

celui que nous fit Miarlotau en fumant sa pipe, ses bras croisés, environné de ses camarades, attentifs à l'écouter, ainsi que nous qui étions autour de lui, comme les Anges autour du Père Eternel. Après avoir craché et essuyé son bec, il commença ainsi :

« Ce que j'ai entendu dire de plus
 » curieux à voir, c'étaient les ailes
 » du père Corbeau, qui avaient cha-
 » cune vingt pieds de long. Ce père
 » Corbeau était un vieux philosophe,
 » un vieux astronome, qui passait tou-
 » tes les nuits sur ses toits à regarder
 » le ciel, la lune, les étoiles; il de-
 » meurait là haut, dans cette haute
 » maison que vous voyez là-haut, où
 » demeuraient dans ces temps-là les
 » Pères Saint-Augustin. Depuis le
 » sommet de cette maison, vous voyez
 » tout le ciel et toute la terre à dé-
 » couvert. Enfin, ce père Corbeau
 » avait dans sa tête de voler dans les
 » airs, et il le fit. Il travailla trente
 » ans à faire des ailes, et prit la volée
 » un beau jour depuis sur ses toits,
 » pour aller à Paris trouver les Philo-

fugier des troupes d'oiseaux et de rats, et remonter à sa place ce superbe mur où j'ai passé quelques instans assis à côté de Fanie et Barrisca qui étaient alors chacune dans leur pays?

Un autre objet de mes vœux, était un joli petit pommier qui avait pris naissance sur la pente de l'énorme base du clocher de St-Etienne. Que les pommes en étaient jolies; que l'ombre en était agréable; que le feuillage était d'un vert séduisant! Tout m'entraînait à ce petit pommier; mais pour y monter, comment faire?.. Hélas! gémir, désirer, soupirer, me fatiguer les yeux et l'esprit: voilà quel était le fruit de mon désir ambitieux.

« Quand aurons-nous une voiture » et des chevaux, disais-je à ma mère? » -- Quand tu seras grand, mon enfant. -- Mais il y a bien des petits » comme moi qui vont en voiture? -- » Mais ils sont riches, et nous, nous » sommes pauvres. -- Nous sommes » pauvres, maman! il faut être riche, » et nous achèterons des chevaux et » une voiture. Ah! quand serai-je

» grand , pour avoir une voiture ?
 » J'y mettrai Finette avec moi , et
 » Jeannot prendra Victorine ; n'est-ce
 » pas , maman ? --- Oui , mon enfant ,
 » oui ; mais , dors , que le revenant se
 » fâcherait , ce vilain revenant qui
 » vient toutes les nuits dormir en
 » haut , dans le grenier . »

Un jour mon frère Jeannot vint en
 pleurant auprès de ma mère qui était
 seule et solitaire , assise sur son chauff-
 fe-pieds , et sa tête appuyée sur sa
 belle main . « Oh ! maman , nous
 » sommes tous perdus ! le ciel va se fon-
 » dre en feu ! » Et des torrens de lar-
 mes coulaient de ses yeux . Notre mère
 troublée le rassure un peu , et notre
 Nina qui vint à propos , se mit à le
 consoler et à nous faire répéter sa
 prière , afin d'arrêter ce déluge de feu .
 Nos jeunes amis lui avaient donné
 cette frayeur ; notre bonne tante la
 lui ôta par des caresses et des fruits .

O toi , où j'allais si souvent me
 délecter de tes grosses mûres sucrées ,
 et découvrir des oiseaux , que ton en-
 tique château m'inspirait de respect !

tout occupait profondément mon âme sensible. Souvent j'importunais ma mère par mes questions; et la pauvre femme qui n'apprit qu'un peu à lire à quarante ans, me disait en notre patois ce qu'elle savait. Dieu était le Père Eternel, il fit le monde de rien, il faisait pleuvoir, tonner, et luire le soleil et la lune quand il le voulait. Elle me décrivait les anges et le paradis, les démons et l'enfer, et ne manquait jamais d'ajouter à ses innocens récits l'histoire de quelques malins esprits ou de quelques revenans.

Voici le temps où notre bonne Nina nous ôta de chez le bonhomme Cheminet, pour nous fourrer chez un autre instituteur, son voisin, où nous demeurâmes tout au plus quinze jours. Celui-ci n'était pas de curé marié, c'était un malheureux militaire qui s'était accouplé avec une assez jolie guenon. Ici, c'était une vraie pétaudière. Les coqs, les poules, les pigeons, les lapins, le bois, les choux, les enfans au berceau, les poêles, les marmites, etc., tout était pêle-mêle dans le même tau-

dis. Cette école parut de si bonne mine à ma tante, qu'elle nous ôta avant notre mois expiré, et nous mit chez Mademoiselle Zizac, rue des Colles, où je revins encore douze ans plus tard, ce que nous verrons avant de passer à mon *Apprentissage* Cette Demoiselle était environnée de sa mère, de sa tante, qui toutes deux étaient fort âgées, ainsi que son papa qui tenait école aussi, au dessous de la nôtre.

O qu'il était doux ce temps! comme nous allions avec plaisir nous disperser avec nos petits amis dans les vastes forêts et les sombres vallons! que de jeunes beautés étaient l'objet de mon cœur! Mais depuis ce temps, que de choses se sont écoulées! Hélas! la mort, le désordre, les accidens, la guerre funeste ont dispersé ces tendres rejetons comme des brins de poussière. Louise aux beaux cheveux tout bouclés, Laura en robe d'azur toute festonnée de bouquets, Benjamin si charmant, l'ingénieux Paulinet, la tendre Sophie, le redoutable Louzard, la belle Clé-

mentine, la charmante Victoire, que sont-ils devenus?... Les uns ont été frappés dans leurs premières années, d'autres se sont dispersés çà et là sur le globe, d'autres sont en poussière sur les champs de bataille, et plusieurs sans doute reposent sur les sables des mers.

Quel plaisir alors n'était-ce pas pour nous de grimper pour un nid d'oiseaux, de pêcher les petits poissons, les écrevisses, les grenouilles, de courir aux lézards, aux serpens, aux belettes, aux écureuils! O quel autre plus que moi a parcouru ces riantes contrées! O chers parens de mon vénérable père, que je vous trouvais heureux de cultiver vous-mêmes votre morceau de champ qui suffisait à votre subsistance! Libres, indépendans, exempts de tout devoir, vous coulez encore d'heureux jours. Le vain orgueil, la sotte opulence vous sont inconnus. Votre âme n'est point infectée des maux des cités. Que j'enviais votre sort; que j'enviais l'inexprimable bonheur d'être jardinier, laboureur comme vous!

Le jour fatal est venu que notre grand-père vend toutes ses propriétés et qu'il ne donne rien à mon père. Adieu Venteau, adieu Ste-Claire, adieu vignes de la Chabrouillie où nous allions vendanger de si bons raisins; adieu douce patrie de mon vertueux père, où nous allions si souvent avec nos petites cousines de Mont-Jovis; adieu enfin bonne chèvre, tendre Bibie dont le lait était plus délicieux que le miel! Que de pleurs, que de regrets nous causa cette maudite vente; mais heureusement que nous avions le beau jardin de notre bonne Nina pour nous consoler, et que les petits rejetons de la respectable famille Isai venaient participer à nos jeux.

Nous allions tous les soirs, en sortant de l'école, sous un grand laurier qui nous couvrait de son ombrage, et où tous les ans la fauvette venait nicher. Quels gros pêchers étaient au milieu du jardin, accablés de leurs fruits; quels beaux abricotiers étaient attachés aux espaliers de l'office; quels

beaux poiriers formaient une immense tapisserie de verdure entre le jardin du voisin et le nôtre ; quels beaux cabinets tapissés de vignes accablées sous leurs grappes pesantes ! O combien de beaux fruits embellissaient ce lieu de bonheur ; que de fleurs, de papillons et d'oiseau ! Les lis, les rosiers de toutes couleurs ; les amandiers, les grenadiers dont une foule d'insectes venaient savourer l'enivrante odeur ; ô quelle abondance, quelles richesses régnaient dans ce magnifique jardin ! Là, nous avions des lapins plus blancs que la neige, d'autres tous noirs comme des chats, et d'autres gris et couleur d'orange ; ici, des poissons dans un grand bac de pierre. O bonheur, maison si chérie, où le ciel et tout l'univers semblaient nous sourire et n'exister ! que pour nous !...

Quel art, quelles couleurs, quel pinceau délicat ne me faudrait-il pas pour retracer la charmante Victorine couronnée de fleurs et se balançant dans le cabinet du jardin ! Comment peindre la beauté enfantine du fo-

lâtre Zoé, les attrails naissans de la spirituelle Finette, l'ingénuité du studieux Alphano, et l'enjouement de l'intéressante Zulma, sa sœur? -- O enfance, comme on est heureux sous tes lois ; comme tu règnes sur nous en aimable divinité ! tu fais jouer l'esclave avec le maître ; et plus d'une fois , tu nous fais maîtriser celui qui doit nous tyranniser un jour.

La vaste prairie et l'immense jardin qui n'étaient qu'à deux pas de la ville, nous offraient à l'envi mille momens de plaisirs. Là , nous luttons avec de superbes béliers, ou nous grimpons dans les hauts cerisiers avec la gentille Nini, jolie petite jardinière faite pour faire battre le cœur du plus insensible des Rois. Lisa et Jacquot nous amenaient toujours par la main , et nous accablaient de caresses et de fruits.

O maison , seule digne de tous nos regrets, combien tu es gravée dans mon cœur ! Là , une foule d'enfans vertueux avaient reçu l'existence et ont disparu comme une ombre. Là , notre bonne Nina était à l'abri de l'in-

fortune ; et la vertu , la bonté , l'innocence et la religion régnaient sans cesse dans cet heureux séjour. O antiques vertus , que vous valiez bien mieux que les mœurs d'aujourd'hui ! Oui , depuis l'instant fatal que j'ai cessé d'aller dans cette vertueuse maison , j'ai cessé d'être heureux. O combien de fois ces vastes corridors n'ont-ils pas retentis de nos cris de joie sur les bras de notre nourrice , ou sur les genoux de notre vertueuse mère , ou de notre bonne Nina !

Oui , il m'en souvient encore , et ce n'est pas sans douleur , lorsque la mort n'ayant cessé d'exercer ses ravages , vint encore frapper un des fils de cette respectable famille. Je n'avais tout au plus que six à sept ans. O combien ma mère versa de larmes , et comme je pleurais de la voir sangloter cherchant cependant à me dérober sa douleur ! Assis sur ses genoux , comme mon cœur s'épanchait dans le sien ! O pitié , ô sensibilité , que vous êtes douloureuses dans le cœur d'un enfant ! Ce fut mon père qui creusa la

fosse de cet homme de bien et qui lui fit sa tombe. Sa mère se jetant au cou de mon père , lui dit : « Mon pauvre Turgaud , j'ai une grâce à vous demander : c'est de me placer à côté de mon fils. » C'est ce que j'ai vu arriver à ma vingt-deuxième année.

O qu'il est beau d'exécuter nos dernières volontés, lorsque notre âme, près de se rejoindre à l'Etre Suprême, a choisi d'avance sa dernière demeure sur ce globe infortuné. C'est là le devoir le plus sacré; et quiconque le viole, commet, selon moi, le plus grand sacrilège qu'on puisse faire à l'humanité. Au moins si nous avons été privés de tout sur la terre, qu'on ne nous refuse pas le point imperceptible de notre sépulture. O que je serais heureux, si je pouvais me flatter de posséder ce bonheur !

O rives de la Vienne, lieux enchantés où s'est écoulée mon enfance ; belles contrées du Carrier, c'est là, sans gêner, sans servir d'ennui à nul mortel, que je voudrais reposer dans l'argile paisible, parmi les jones et les

roseaux; c'est là, quand je serais le plus grand de la terre, que je voudrais être déposé. Mais, vain désir; quel serait celui qui voudrait se charger d'un soin si léger? Pauvre cadavre, je serai jeté sans doute où il plaira à la fortune volage; et sur cette terre, où je n'ai rien désiré que la justice et le bonheur de tous, et où je n'ai fait que du bien aux dépens de ma faible santé; je n'aurai même pas le bonheur, l'inappréciable bonheur d'être jeté dans l'endroit que Dieu lui-même ne m'a point refusé.

Mais quelle masse d'événemens viennent en foule se présenter à mon imagination; que de choses inexprimables viennent presser ma plume novice! Les sauteurs, les chanteurs, les batteleurs, les jongleurs, les escamoteurs, enfin nos places publiques encombrées; les ours, les chameaux, les chiens, les chevaux dansant au son de la musique; des troupes de jeunes gens s'exerçant à la course; la place d'Orsay couverte de magasins de toutes les nations; les rives des Casseaux

toutes peuplées de baigneurs; de cruelles maladies engendrées par de malheureux prisonniers; les aérostats s'élevant dans les cieux; l'arrivée des Princes, des troupes, des généraux et de notre respectable Prélat; le passage de nos vieilles armées aguerries sous les étendards de la liberté; le bruit de nos lourdes machines portant partout l'épouvante et la mort; les sons, retentissant dans les airs, des clairons, des cors, des tambours, des cloches, des canons; les foudres du Père Eternel grondant sur nos têtes et déchirant les nues; les orages, les vents, le froid, les glaces, les neiges : tout vient se présenter à moi et me demander une place dans mes faibles écrits.

Après avoir demeuré cinq à six années chez le vieux Cardillaud, nous allons habiter la maison d'un honnête concitoyen, rue des Hérissons, près du trésorier, où nous avons demeuré environ dix ans. O que Rosine était ravissante; quelle foule d'adorateurs venaient lui parler à sa porte, et lui offrir des présens ! C'était dom-

mage qu'elle n'eût pas le bonheur d'être connue de quelque Monarque, elle fût sûrement devenue sa conquête. Comme un objet qui est beau attire à lui tous les cœurs ! c'est là un jugement infailible. Oui, une chose jolie doit réunir tous les goûts, ou bien elle manque d'une extrême beauté.

Quoique assez éloignés de la rue Tourneclé et de nos pauvres fossés, nom qui reste encore aujourd'hui à cette partie de boulevards, cela ne nous empêchait point d'y aller aussitôt que nous sortions de l'école, ou de visiter notre bonne Nina. Ces lieux avaient gagné notre cœur, et nos pauvres petits camarades nous étaient bien plus agréables que le mélange de ces petits joueurs qui se réunissaient près de chez nous, sur la place Impériale.

Enfin notre tante nous ayant ôtés tous trois de chez Mademoiselle Zizac, nous mit chez un brave soldat de la vingt-huitième, depuis peu établi, et qui était portier. Je me souviens de l'avoir menacé d'un coup de

sabot au visage pour m'avoir frappé injustement.

Ses jolies tourterelles roucoulant sur nos têtes, et leurs jolis petits ; ses gros haricots grimpant à sa fenêtre parmi les branches de sa vigne, son joli coq pondant dans les orties du conduit, et ses poules avec leur troupe de poussins calmaient un peu l'ennui que nous éprouvions chez cet estimable instituteur.

C'est dans cette école que nous liâmes une étroite amitié avec un de nos riches cousins qui était joli comme un amour, et qui ne manquait jamais d'argent. Fils d'un riche marchand de vin, il n'avait qu'une sœur qui n'était pas moins belle que lui ; il jouait souvent aux boules avec nous, et venait nous honorer quelquefois de sa visite. Notre pauvre mère était ravie de voir un de ses petits cousins venir lui demander des nouvelles de sa santé, et surtout ce petit Jazilion qui était à croquer.

Du côté de ma mère, c'étaient tous des bourgeois, et du côté de mon père de petits paysans de Vanteau, mais presque

tous propriétaires. Ma mère, quoique très honnête femme, aimait mieux voir ses parens qui, dans le fond, la méprisaient, que de voir ceux de son cher mari qui étaient ravis de la voir.

Ce que c'est que l'orgueil, comme ça nous rend méprisables ceux que quelquefois nous devrions le plus estimer ! Cependant, nous n'étions que les tristes rejets d'une femme de chambre ; mais ma mère et ma tante se sentaient de leur race ; et ce qui nous faisait un peu mieux considérer, c'étaient les écus de notre chère Nina qui faisaient toujours sourire nos maîtres d'école, le boulanger, le cordonnier et jusqu'au médecin. Thérèse était fort respectée, et le nom de Mademoiselle Lachambre accompagnait toujours les politesses qu'on lui faisait. Vraiment, je le dis avec la plus grande sincérité, ces deux races furent toujours d'excellens payeurs. La candeur, la bonne foi étaient la devise de ces deux familles d'honnêtes gens.

Aujourd'hui, on ne voit plus cela ; il se forme mille et mille sociétés ;

mais jamais ne verrai-je celle de la probité, de la justice, de la générosité et des francs payeurs. L'industrie, quoique fort louable presque de tous côtés, semble toujours fuir ces excellentes qualités. L'ingratitude, l'avarice, la rapine, l'ambition et la méchanceté : voilà ce que j'ai toujours vu et ce que je vois encore journellement. Que j'admire, dans le fond de mon cœur, la petitesse de l'humanité !

Sur cent personnes dont j'ai les affaires entre main, je n'en trouve pas deux qui méritent de porter le nom de juste. Souvent la malice me dérange les mains, et il me semble que je vais me dauber avec eux à coups de poings. O raison, que tu es difficile à trouver, et tu es si près de nous ; à chaque pas nous te rencontrons et nous ne voulons pas te reconnaître, il faut nous fâcher, nous insulter et en venir à nous prendre aux cheveux.

Maintenant, c'est au tour de mon joli petit lapin blanc que j'avais acheté trois sous. Comment exprimer le

plaisir et le chagrin que j'éprouvais pour lui ? Ce pauvre petit animal, si propre et si doux au toucher, ennuyait à ma mère. Il fallut le vendre ou le tuer. Cent fois du jour elle m'en faisait des reproches et voulait le jeter par la fenêtre. Que de larmes coulèrent pour lui ! Il me suivait partout ; partout il venait en courant pour brouter dans ma main ; et quand je le prenais sur mes bras, aussitôt il approchait son joli petit museau sur mes lèvres, sur mes yeux et mes joues. Tous les matins je le mettais avec moi dans mon lit, et il me réchauffait de sa douce chaleur. O qu'il était caressant et qu'il aimait son pauvre Finou ! Mais il fallait se défaire de lui ou le tuer?... Oh non ; pour tout un empire, je n'eusse pas commis cet horrible assassinat.

Enfin, il fallut cependant le vendre à un de mes petits camarades du Crucifix, et il l'emporte dans son panier. O douleur ! .. ô regrets !... ô nuit la plus cruelle des nuits !... Que de pleurs, que de tourmens et que de maux mon âme fut déchirée ! Mais j'avais encore

la consolation de l'aller voir chez mon ami Bourillou, et que je n'aimais cependant pas beaucoup, parce qu'il était lait.

Que depuis cinq jours mon lapin était changé! Solitaire, pensif, triste, je le vis tout noirci, maigre, accroupi sur les cendres avec de vilains chats. Il me regarda d'un air de pitié et semblait me demander pourquoi je l'avais vendu. Mon cœur se sentit déchiré. Je voulus aussitôt le racheter à mon vilain camarade, mais jamais il ne voulut le donner à moins de cinq sous, et je n'en avais que deux. Le barbare! mes larmes ne purent l'attendrir, et il me laissa retourner chez moi. Que fit-il quelques jours après, ce monstre, ce scélérat? ah! Dieu! il l'égorgea pour son affreux souper.

Le mal qu'on fait nous est toujours moins sensible que celui qu'on voit faire. Je l'ai éprouvé, croyant faire un acte d'humanité en abrégeant les souffrances de ma malheureuse pie qui m'était bien chère. Cette malheureuse pie était à l'agonie, et je résolu de

lui terminer ses maux. Ayant saisi notre petite hache, je lui pose la tête sur notre billot, et sa tête vole aussitôt sur notre plancher. Son bec s'ouvrit plusieurs fois à ma vue; et aussitôt, saisi de terreur, de remords et de pitié, je fus me cacher dans notre hûcher. Bourreau que je suis, m'écriais-je en me frappant la tête, elle aurait vécue, et je l'ai assassinée ! Monstre, tigre sanguinaire, oui, l'enfer est pour moi, et je l'ai bien mérité. Pendant plus de huit jours je n'en fus consolé. Il me semblait toujours voir ce pauvre petit animal, battant des ailes sur notre plancher, son sang sortant à gros bouillons, et sa malheureuse tête bâillant devant moi.

L'enlèvement des ballons et des morues était pour moi le spectacle le plus imposant. Quand j'en voyais s'élancer vers les cieux, il me semblait être assis dessus avec Célestine, et j'avais même commencé à faire une morue bien grande pour enlever cette petite amie avec moi, afin de regarder de bien près la lune, les étoiles et le

» Napoléon , tout grand homme qu'il
 » est , cause bien du mal. Mais Dieu
 » le veut. C'est ainsi. Et il est témé-
 » raire de parler sur ses fatales desti-
 » nées. C'est Dieu qui le veut ». Et il
 me ramena tout tristement à la mai-
 son.

O le bon père ; comme il avait l'air
 consterné ! Comme ces machines lui
 avaient fait de peine ! Comme il monta
 notre escalier en me dirigeant , de
 peur que je me fisse du mal ! O bonté
 paternelle , heureux pour mon père
 et pour moi s'il avait su me conserver
 ma portion d'héritage , j'aurais été
 exempt de remords , et lui de faiblesse
 et de repentir !

La confession que notre bonne Nina
 avait entrepris de nous faire faire tous
 les six mois , était une bien cruelle
 chose pour nous. Quel fardeau ,
 quel terrible devoir de raconter à
 ce vieux prêtre tout ce que nous
 avions fait et qu'il nous faisait tou-
 jours trouver mal dans son confession-
 nal ! Un soir étant tous trois chez elle
 devant le feu , elle nous apprit avec

douleur la mort de notre bon confesseur. O quel soulagement pour nos jeunes cœurs ! Notre bonne tante en gémissait ; et nous, nous nous en réjouissions en secret , et en souhaitions autant à tous les confesseurs. Non , jamais nous ne sentîmes autant de soulagement. Cependant, il fallut prier Dieu pour lui , et nous le fîmes d'un grand cœur , priant Dieu de notre côté de ne plus le faire revenir pour nous confesser. Cette vertueuse Nina , que voulait-elle faire de nous ? Hélas ! de pieux citoyens , de pieux solitaires , ou plutôt de ridicules bigots en dérision au siècle le plus moqueur.

Un jour d'automne que je m'étais égaré d'avec mes petits camarades dans les forêts du Vigenal , je me reconnus par hasard être derrière les murs de Louya. J'essuie mes pleurs et j'entre dans ce vaste séjour de la paix. Errant çà et là , parmi la bruyère , les ronces , mes yeux vont se porter sur une large pierre enfoncée dans la terre et dans un endroit solitaire , isolé , où je déchiffrais ces mots :

« Ici repose Joseph Isaï. » Aussitôt je me jette à genoux , et mes larmes coulent. J'en arrache la mousse, m'empresse d'aller rompre des branches, je les plante autour de cette tombe oubliée , et je l'ornais d'une croix que je fis d'une branche d'acacia.

Le soleil qui commençait à se coucher m'avertit de me retirer, et je m'en reviens tout seul, attendri et plein des sentimens les plus délicieux. Arrivé auprès de ma mère , je lui raconte mon aventure qui lui causa beaucoup de satisfaction. Elle fut, comme moi, attristée toute la soirée , et me fit prier Dieu avec elle pour ce bon trépassé que nous avions pleuré tous deux, il y avait déjà bien de longues années.

Cette tombe devint l'unique objet de toutes mes pensées, et j'allais la visiter tous les dimanches et tous les jeudis. Je la décorais de bruyères, de genêts , de branches de chêne, et enfin de tout ce que je pouvais trouver. Ces soins durèrent chez moi fort longtemps et dureraient encore aujourd'hui,

si mille traverses que j'ai éprouvées depuis , ne fussent pas venues arrêter mes desseins. Chaque fois que la nuit pressait mes adieux à cette sépulture chérie , il me semblait entendre faiblement une voix qui me disait : « Adieu , mon enfant ; adieu ! retourne auprès de ta bonne mère , et fais-lui mes adieux. »

O vie délicieuse ; comme elle s'écoulait heureusement ! Plût à Dieu que la cruelle injustice que j'ai vue depuis régner dans notre paisible maison , ne fût jamais venue nous diviser !



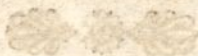
MON TROISIÈME LUSTRE est sur le point d'être mis sous presse pour paraître incessamment ; il n'attend qu'après vous , mes chers Brivistes , mes chers Tullistes et mes chers Limougeaux.

Votre dévoué ami.

FINOU.

si mille traverses que j'ai éprouvées
 depuis, ne fussent pas venues anéan-
 tir mes desseins. Chaque fois que la nuit
 pressait mes adieux à cette sépulture
 chérie, il me semblait entendre faible-
 ment une voix qui me disait : « Adieu,
 mon enfant ; adieu ! retournes auprès
 de ta bonne mère, et laisse-moi mes
 adieux. »

O vie délicate ; comme elle se
 coulait heureusement ! Et à Dieu
 que la cruelle injustice que j'ai vue de-
 puis regrettant notre paisible mai-
 son, ne l'ait jamais nous divisés !



Mon Tendre Luthier est sur le
 point d'être mis sous presse pour paraître
 incessamment ; il n'attend qu'à vous
 mes chers Livistes, mes chers Luthiers et
 mes chers Amateurs.
 Votre dévoué ami.

Pinoy.

